

Courtes et moyennes folies aux 14^e rendez-vous du cinéma québécois

Johanne Larue

Numéro 183, mars-avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larue, J. (1996). Courtes et moyennes folies aux 14^e rendez-vous du cinéma québécois. *Séquences*, (183), 7–8.

COURTES ET MOYENNES FOLIES AUX 14^e RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

On trouve des points chauds même au cœur de l'hiver. Cette année, c'est à l'Institut Goethe et à la Bibliothèque Nationale que l'on pouvait aller se (ré)chauffer les esprits devant la lumière des écrans où l'on projetait les courts et moyens métrages québécois du cru 95 (catégorie film). Je tais ici les quelques ratés de nos jeunes cinéastes, des dérapages dûs au manque d'expérience et/ou de vision... mais il est plus difficile d'excuser les faiblesses commises par les réalisateurs plus chevronnés. Et que dire de la mauvaise qualité de projection des copies 16 mm à la salle St-Sulpice? Vivement que se terminent les travaux à la Cinémathèque québécoise pour qu'on y tienne à nouveau nos rencontres annuelles!

Problèmes techniques et frustrations lancinantes mis à part, les Rendez-vous nous ont permis de découvrir de jeunes auteurs et d'applaudir des œuvres achevées. Difficile, par exemple, de ne pas rester bouche bée devant *La Fin du monde en quatre saisons* et la complexité ludique de sa narration. Si d'ordinaire, au cinéma, les récits se déploient à l'horizontale, c'est-à-dire un plan *après* l'autre, le film d'animation de Paul Driessen nous invite plutôt à reconsidérer cette approche. Il nous incite à procéder à nos propres enchaînements narratifs lorsqu'il nous force à contempler de multiples cadres à même l'écran; des fenêtres dans lesquelles se déroulent diverses scènes ou parties de scènes. Battez des paupières ou laissez-vous distraire par un gag se déroulant dans le haut du cadre... et vous ratez celui de la case inférieure gauche. Ou vice-versa. C'est peut-être ça le cinéma interactif! À qui d'autre pouvait-on remettre le prix du meilleur court métrage?

Ce qui ne veut pas dire que la compétition, au sein des Rendez-vous, s'arrêtait là. À preuve, **Bientôt Novembre**, du jeune cinéaste Francis Leclerc. De son film modeste mais drôlement bien ficelé, on retient surtout la fluidité du récit, coulant et insaisissable, qui nous fait traverser la nuit de six personnages qui ne se connaissent pas mais qui sont néanmoins liés les uns aux autres, comme les diverses parties d'un cadavre exquis. Un beau film tout en nuance, tourné la nuit via la poésie et l'atmosphère du noir et blanc, un sens précis du cadrage, une direction d'acteurs assurée et un brin d'humour rendant le voyage attachant. À quand le premier long métrage? La même réflexion s'applique à la talentueuse Catherine Martin qui a le don de signer des films envoûtants. Son plus récent, **Les Fins de semaine**, l'a habitée longtemps. Elle l'a conçu en vignettes et l'a tourné les fins de semaine (justement) avec des bouts de ficelles, de la bonne volonté et beaucoup d'imagination. Ces pensées

filmées qui nous entretiennent de l'amour, Rohmer n'en aurait pas dédaigné l'humour. Mais par-delà la finesse et l'esprit des observations de Catherine Martin, ce sont ses *visions* qui m'impressionnent. Ces images fulgurantes ou empreintes de grâce qu'elle sait capter ou organiser pour la caméra: un travelling lent et silencieux sous des arbres secoués par une brise d'été; un cadrage saugrenu qui nous fait croire au chuchotement rassurant que prodiguent à l'héroïne les lèvres géantes sises sur le toit du Musée d'art contemporain de Montréal! Ouf! Comme je le disais plus haut, à quand le premier long métrage?

Il faut espérer cependant qu'une fois arrivés dans les ligues majeures, nos joueurs ne perdent rien de leur âme ou de leur doigté. Ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, si la carrière de Jean-Marc Vallée semble assurée depuis le succès de **Liste noire** (malgré les carences évidentes du scénario et les aspects *movie of the week* de la

production), c'est encore dans *Les Fleurs magiques*, son court métrage, qu'il fait montre de plus de talent et d'une véritable sensibilité de cinéaste. Le film jette un regard doux-amer sur l'enfance d'un garçon marqué par l'alcoolisme de son père. Dès le début, on remarque que plusieurs aspects de l'œuvre rappellent un autre film important, *Léolo*: le contexte social, la famille dysfonctionnelle, l'imagination salvatrice du jeune héros et l'utilisation de la voix off. Mais à l'encontre de Jean-Claude Lauzon, Jean-Marc Vallée maîtrise parfaitement son matériel. Son propos ne s'embourbe pas dans une mélasse pseudo-poétique et sa mise en scène ne se limite pas à une série de beaux flashes visuels. Au contraire, sa réalisation s'appuie sur de véritables idées de cinéma: la valse des regards que s'échangent mère et fils, les travellings rapides et les arrêts sur image qui soulignent la violence des émotions (une figure de style empruntée à Scorsese?), l'intrusion péremptoire de flashbacks, de rêves et d'images fantasmées qui viennent dresser le profil psychologique de l'enfant, etc. *Les Fleurs magiques* étonne aussi par la qualité de sa direction artistique (qui arrive à recréer le Montréal populaire des années 60) et la justesse du jeu des acteurs, en particulier celui du jeune Marc-André Grondin dont la prestance ne souffre d'aucun artifice. On raconte que ce court métrage se veut le premier jalon d'un triptyque. Comme Truffaut avant lui, Jean-Marc Vallée rêverait-il de tourner une odyssée biographique, un cycle Doinel *made in Québec*? On le souhaite.

Enfin, s'il est un cinéaste sur qui l'on peut compter, film après film, pour nous surprendre et nous émouvoir, c'est bien Serge Giguère. Son documentaire, *9, Saint-Augustin*, s'est d'ailleurs mérité le prix du meilleur moyen métrage. Là où la majorité des documentaires contemporains empruntent trop à la forme du reportage télé, celui de Giguère renoue avec les techniques du cinéma direct qu'il ose tout de même juxtaposer



Le Lion et l'agneau

à celle de la fiction et de l'humour absurde. Une hybridité formelle qui trahit, de belle façon, les tendances brechtiennes de son cinéma politique. Giguère n'a pas peur de s'impliquer. Ici, pas de pseudo-objectivité; l'humanisme du film est engagé. Le film est donc à l'image de son sujet: un prêtre ouvrier qui désespère un peu de voir s'évanouir, autour de lui, les derniers soubresauts de l'action sociale. Un documentaire émouvant où l'imagination a encore droit de cité.

Et aussi...

Quelques films se sont aussi distingués par leur propension à nous imprégner d'images et de plaisirs fugaces. L'incroyable énergie visuelle se dégageant du montage et de la cinématographie

du court métrage de Luc Beauchamp, *Le Lion et l'agneau*, qu'à mis en images André Turpin, le réalisateur de *Zigrail*. L'hommage peut-être un peu conventionnel mais non moins touchant qu'a conçu Marquise Lepage pour la première dame du cinéma, Alice Guy, dans *Le Jardin oublié*. Le dévoilement pudique et mythifiant de Barbara Ulrich dans *Brèves rencontres et légers penchants*, ou celle de la vieille prématurée qui ronge la jeune héroïne de *Picoti Picota* (magnifique découpage!). L'atmosphère étrange et l'enchaînement hypnotique des images vidéo dans le thriller artistique, *Comme un chien court après sa queue*. L'utilisation kinésique du scope dans *Rideau*. Les échos de *L'Avventura* dans *Prendre le large* de Bernard Perron. La folie et l'exotisme narratif de *Last Days in Babylon* (et pourquoi ciel! n'avons-nous pas droit à plus de productions anglo-québécoises, monsieur Coulombe?). Et les travellings défiant la gravité, celle de l'attraction terrestre comme celle des cœurs, dans *Inside is Outside of Outside* (un film bien francophone celui-là malgré son titre) de David Clermont-Béique. Bon!

Fermez le rideau

C'est bien connu, lors des Rendez-vous, la presse court surtout les soirées événements et le public va voir les longs métrages québécois qu'il a ratés précédemment. Mais le vrai bonheur des Rendez-vous c'est de pouvoir enfin contempler ces films trop courts pour être montrés en salle ou ailleurs qu'entre deux émissions à la télé. Sans les Rendez-vous, la majorité des courts et moyens métrages québécois ne seraient vus que sur cassettes vidéo... ou pas du tout. Ténébreuse perspective.

Johanne Larue